

# Guy Le Fèvre de La Boderie

## « son pur cristal roule en sa pure trace »

22 sonnets  
choisis et ordonnés par Jacques Roubaud

« Son nom ? Guy le Fèvre de la Boderie.  
En latin ? Guido Boderianus.  
Il ne cessa d'en étayer la forme et sa métamorphose en autant d'anagrammes de gloire (« ana-  
grammatismes », disait-il) dont il signait ses œuvres :

« *Feu Virgile*  
*L'Un Guide Orphée*  
*Figure Éluë* »

« Écrivain proluxe de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, ce fut non seulement dans la maîtrise de sa langue et dans la possession des langues anciennes et modernes mais dans l'acquisition des langues orientales qu'il entendit répondre au tourment qu'il affirmait ressentir de les posséder toutes. Que de la sorte il fût à même de restaurer la voix unique et si patente, simple ainsi que « Bonjour ! », aussi claire qu'eau de roche, qui résonnait avant que Babel ne s'effondre. »

Pascal Quignard  
*La passion de Guy le Fèvre de la Boderie*  
in « Poésie 3 » pp.97-98

I

1

Les Antiques du doigt ont escrit sur la cendre,  
Puis de cousteaux gravé escorces d'arbrisseaux,  
Puis les pierres du fer, les feuilles de pinceaux,  
Depuis le Diamant sur le plomb vint s'estendre :  
De cannes par-apres sur le parchemin tendre,  
Puis de plume en papier fait de linge et drapeaux,  
Ou en tables de cire, ou en cedrins tableaux,  
Où le stile, et poinçon font nos desseins entendre.  
Mais la cendre, l'escorce, et feuilles de laurier,  
Les pierres et le plomb, parchemin et papier,  
Tableaux de cedre et buis, et tablettes de cire,  
Ont à la fin cédé au bel Art d'imprimer,  
Qui peut à tout jamais vostre gloire animer  
Mieux qu'en bronze ou metal, qu'en marbre ou en porphyre.

2

*sur l'anagrammatisme du nom de Sire Christofle Plantin premier imprimeur du Roi Catholique.*

Comme la main à toute chose adestre  
Est l'instrument de tous les instrument  
ainsi des ars et des vieus monumens  
l'art d'imprimer art des ars on void estre.  
Toy donc Plantin des Imprimeurs le maistre,  
A l'art des ars donnes les mouvemens ;  
Mais imprimant les deus grans Testamens  
Du Trois-fois grand, quel dois-tu apparostre ?  
ta main cessant aussi cesse avec elle  
Des instrumens mouvement et sequelle !  
Mais aussi tost que te sera ravie  
L'Ame du Corps, impriment en leurs cœurs  
L'Imprimerie et tous les Imprimeurs :  
L'ART PLEINT SON CHEF qui lui donnoit la vie.

Comme de l'infiny de la Coronne ronde  
 Decoule la sagesse au sourgeon eternel  
 Tout ainsi par rondeurs son ruisseau perennel  
 Es siecles retornez se retorne en ce Monde.  
 En Luz Israël but de sa source feconde,  
 Moyse en arrousa le terroir solennel  
 Qui est baigné du Nil, le grand Mercure isnel  
 L'y puisa, et depuis Orfee encor l'y fonde :  
 Puis le divin Platon d'Egipte la derive  
 En la ville où Pallas faist naistre son Olive,  
 Et d'Athenes Denis sur Seine la borna :  
 Si que Paris sans pair de la ville à Minerve,  
 De Thrace, Egipte, et Luz fut faite la réserve,  
 Où le Rond accomply des Sciences torna.

*à Maistre Pierre le Jumel, president au parlement de Roan*

En lumiere d'Esprit, et lumiere de meurs,  
 En lumiere de face, et lumiere de grace,  
 En lumiere de sang, et lumiere de race,  
 En lumiere de bouche et graves propos meurs  
 Te rendit tout luisant le Pere des honneurs,  
 Le soleil lumineux, qui toute estoille efface  
 Au ciel par sa clarté, comme en la terre basse  
 Ton clair lustre obscurcit les flambeaux des Seigneurs.  
 Phébus darde ses raiz au rond des douze Signes,  
 Et toy tout au milieu de ces Peres insignes  
 Qui balencent le droit en ceste cour remplie  
 De lumineux sçavoir les tiens tu vas dardant.  
 Aussi le Trois-fois-beau qui te va regardant  
 En PIERRE LE JUMEL sa LUMIERE REPLIE.

*Aus naturalistes et mécreans*

Comme le beau Soleil de sourgeon pérennel  
 Dardant son ray subtil penetre une verriere  
 Sans le verre casser, et sans que sa lumiere  
 Il retranche d'avec son pur rayon isnel :  
 Ainsi nous envoya Dieu le Pere eternal  
 Son Verbe et sa splendeur dedans la Vierge entiere,  
 Sans fendre son Christal ni rompre sa barriere,  
 Et sans se separer du sourgeon paternel.  
 Vous qui ne donnez foy à la sainte ecriture,  
 Remerquez ce mystere au livre de Nature :  
 Ouvrez les yeux de l'Ame afin d'apercevoir  
 Le Soleil du soleil qui dans les cœurs veut naistre :  
 Et n'attribuez plus au serviteur qu'au maistre :  
 Puissant doit estre cil qui donne à tous pouvoir.

*de la conception de la Vierge*

L'aylé Pegase un jour fendant le Ciel  
 Frappa du pied une roche hautaine,  
 Qui produisit la plus claire fontaine  
 Sur qui jamais esclayra le grand Œil.  
 Son eau qui est plus douce que le miel  
 Ne print son cours dedans la Terre plaine  
 D'un air espais, d'une vapeur vilaine,  
 Mais simplement en ce grand caillou viel.  
 Ny chaud, ny froid ne la tarit ny glace,  
 Son pur cristal roule en sa pure trace.  
 Prince du Puy, Anne est la roche esleuë,  
 Le beau Pegase est le tressainct Esprit  
 Qui mist au jour la mere à Jesus-Christ  
 Source sacree en pureté conceuë.

*du grand quaternaie.*

L'occident, l'Aquilon, l'orient, le My-jour,  
 Thobias, Job, Judith, Esther, de lis florie,  
 L'Histoire, le Moral, Figure, Allegorie,  
 Cernent Corps, Ame, Esprit, et la Pensee au tour.  
 Le Bœuf, l'Homme, et le Lion, et l'Aigle d'un retour,  
 Luc, Mathieu, Marc et Jean Cercle dans cercle lie  
 Martyrs, Docteurs, Herautz, et les Vierges allie.  
 Christ meurt, naist, resuscite, et monte en son sejour.  
 Le Saule, le Citron, et la Palme, et la Myrte  
 La Nature, la Loy, Grace et Raison d'elite  
 Phischon, Gihon, Hidkel, et Perath arrousant  
 Nostre terre, nostre eau, nostre air, et feu sans cendre,  
 D'estre, de vivre aussi, de sentir, et d'entendre,  
 Vont nostre Pavillon à quatre coins posant.

*a l'esprit de feu de bonne memoire Jean Picus jadis comte de Concorde et de la Mirande.*

Tout ainsi qu'en la pierre enchassée en l'Anneau  
 On void un grand Colosse, ou une grande masse  
 Dont l'ombre racourcie en un point se compasse  
 Quoy que la pierre soit un bien petit Rondeau.  
 Et comme on void encor que dans chaque œil gemeau  
 Luit tout le Demy-rond du grand Ciel qui embrasse  
 Le Feu, l'Air, et la Mer, avec la Terre basse,  
 Et ce qui meut en Feu, en l'Air, la Terre, et l'Eau.  
 Ainsi au petit Rond de ton Ame tresgrande  
 Admirable Phenix, comte de la Mirande,  
 En vivant tu compris tout ce que peut comprendre  
 Le Monde elementaire, et le Monde des Cieux,  
 Le Monde intelligible, et du grand Dieu des Dieux  
 L'Esprit qui les Esprits de ton cœur feist estendre.

Tout ce qui est cy bas, au Ciel, et sur le monde  
 Suit le Rond accomply, du grand Dieu commençant  
 Le Centre de Bonté, et en Dieu finissant,  
 Duquel l'Infinité est une Sfere ronde.  
 Mais tout ainsi que l'eau qui degorge et debonde  
 Un sourgeon bouillonnant, en meins ruisseau croissant  
 En façon de serpent par terre va glissant,  
 Et tantost apparoist, tantost cache son onde :  
 Toutesfois nul ouvrier ne se pourrait vanter  
 Avec l'art du Niveau de la faire monter  
 Ny seringuer plus haut que le lieu de sa source :  
 Ainsi nature, et l'art, et l'homme plus parfait  
 Lors que de cause en cause, ou de cause en effet  
 En Dieu est retourné, doit arrester sa course.

Le grand flambeau des Cieux qui en toute saison  
 Tournoyant tout le rond en continue affaire  
 Illumine toujours la moitié de la sfere  
 Quand il monte ou descend l'un ou l'autre orison :  
 Est figure du jour qui donne la Raison  
 La Raison des raisons eternelle et premiere  
 Sourgeon inepuisé de splendeur et lumiere  
 Qui des Esprits luisans tire la liaison.  
 Mais la hideuse nuit, où l'ombre de la Terre,  
 Qui sur le globe noir s'epand, et tousjours erre,  
 De l'Esprit tenebreux qui la lumiere fuit  
 Est la figure vraye, et les ames coupables  
 Qui du clair jour de Dieu noires sont incapables  
 Errent aveques luy en eternelle nuit.

Au mesme champ où le choc fut donné  
 Des que le Ciel est voilé des nuits sombres  
 On void encor' combatre en l'air les ombres  
 Des morts choquans d'un fier cours randonné.  
 Hommes, chevaux, en rang bien ordonné  
 Semblent en l'air se donner mains encombres  
 Et rallier de leurs troupes les nombres

Lors qu'elles ont le camp abandonné.  
Qui fait cela ? ont les morts telle rage  
Et telle haine empreinte en leur courage ?  
Ou si ce sont des Demons curieux  
Apparaissant aupres de ceste ville  
Comme jadis pres le tombeau d'Achille,  
Et s'ebbatant à nous tromper les yeux ?

12

*à Monsieur Desprez, parisien.*

Mon Desprez, si je suis d'esprit pesant et sombre,  
Si je suis Taciturne, et songeard quelquesfois  
Comme si un Demon m'avoit humé la voix  
Au trou Trofonien plein de nuage et d'ombre,  
Sache que c'est le corps qui me geine, et m'encombre,  
Et le travail oyseux où souvent tu me vois  
M'a rendu solitaire à la ville et aux bois  
Pour tousjours remirer le principe du nombre.  
Les raiz de ma pensee autrefois ecartez,  
A voir objets divers, sont tellement artéz  
Et clos au Pavillon où se loge ma fée,  
Que je n'en sçauroy plus mon nuage briser  
Ni fors à un seul point en tout le rond viser  
Car bongré maugré moy toujours L'UN GUIDE ORFEE.

13

O gentil ver qui vas filant la soye,  
Et qui te fais de ta riche toison  
Autour de toy une belle cloison  
Où tu te tiens sans qu'aucun œil te voye,  
Puis Papillon tu prens une autre voye  
Et vers le Ciel ton antique maison  
A ayles d'or en la prime saison,  
Va revolant, remply d'heur et de joye.  
J'ay comme toy filé mon Pavillon,  
Mais que ne puis-je estre fait Papillon  
Pour m'envoller au Ciel mon origine  
Laissant le corps, et droict me conduisant  
Cloz et fermé au Pavillon luisant  
La sus en joye en la Tente divine !

## II

### 1

Ce n'est pas moy desormais qui pour plaire  
Aux grands Seigneurs, me vueille travailler,  
Et nuit et jour sur les livres veiller,  
Pour des ingrats quelques graces attraire.  
Ce n'est pas moy qui vueille contrefaire  
Tableaux vivants pour les morts y tailler  
Ni des fleurons des vertus emailer  
Les vicieux, et plus leurs vices taire.  
Ce n'est pas moy qui mon temps vueille vendre  
Au sort trompeur pour à jamais m'attendre  
D'un vain espoir aux promesses des cours :  
Ce n'est pas moy qui pour Seigneur ny Dame  
Vueille engager son honneur, ny son ame  
Faisant des vers herauts de leurs amours.

### 2

Ce n'est pas moy qui par la douce amorce  
D'un parler feint plus se laisse piper  
Ce n'est pas moy qu'on doit aussi tromper  
Qui volontiers à bien faire m'efforce.  
Ce n'est pas moy qui face souz l'ecorce  
D'une Dafné une Myrrhe ramper  
Ny souz Achille un Thersite grimper  
Au mont des Preux plein de vaillance et force.  
Ce n'est pas moy qui perde mes bons ans  
Souz les faveurs vaines des courtisans,  
Ny en vers d'or un siecle de fer dore :  
Bref ce n'est moy qui le vice tortu  
Aille masquer du beau nom de vertu  
Ny qui pour Dieu souvent un Diable adore.



## 3

Ce n'est pas moy aussi que l'on avance  
 Aux dignitez, au degrez, aux honneurs  
 Car la plupart des mignons des Seigneurs  
 Ont le loyer des bons Esprits de France :  
 Et leur bienfait leur merite devance  
 Mais au rebours les mignons des neuf Seurs  
 N'ont d'autre pris que leurs propres douceurs,  
 Et leur plaisir leur sert de recompense.  
 Si n'apprendray-je à mentir, ny flatter  
 N'a plaisirs vains les plus grands allaiter  
 Deussay-je avoir la fortune ennemie :  
 Je ne sçauroy leur prester a credit  
 De langue ou main ce que le cœur desdit.  
 Gloire n'est point de grands vices amie.

## 4

Mais bien cest moy qui desire en tout lieu,  
 En toute langue, en tout temps, et tout age  
 Aux vertueux donner bon temoignage,  
 Et celebrer les louanges de Dieu.  
 Dieu soit principe, et soit fin et milieu  
 De mes chansons : sa Providence sage  
 Soit l'argument de mon apprentissage  
 Et de mes Ronds soit le Centre, et l'essieu :  
 Des gens de bien les nobles noms antiques  
 Soyent l'ornement de mes humbles cantiques  
 Mesmes des saints et martyrs bienheureux  
 Qui par leur mort ont couronné leur vie  
 Non plus sujets icy bas à l'envie  
 Qui suit vertu comme un fantosme ombreux.

## 5

Que s'il advient qu'en mes ecrits on lise  
 Le los de ceux qui ne l'ont mérité,  
 Et que leur nom contre la vérité  
 D'un lustre feint dedans mes vers reluisse :  
 Aucun pourtant contre moy n'en attise  
 Le mal— talent d'un courage irrité,  
 S'ils ne sont bons, ou s'ils ne l'ont esté,  
 Et neanmoins si je les loue et prise :

On ne m'en doit accuser imprudent :  
De flatterie ou mensonge impudent  
Car l'ornement et le los que leur donne  
Ne tend qu'afin de mieux les allecher  
A la vertu par prix aux vertus cher  
Si que chacun ses vices abandonne.

6

Le plus grand prix qu'on puisse aux vertus rendre  
Est d'honneur vray, lequel va nourrissant  
Chaque vertu dedans le cœur naissant  
Comme l'humeur nourrist la plante tendre.  
Et peut bien tant l'honneur sa force estendre  
Qu'estant presté à l'homme croupissant  
En ses pechez, le va convertissant,  
Et l'honneur feint le vray honneur engendre.  
Quand d'un los feint le vicieux on paye  
On met souvent de l'huile dans la playe,  
Si l'homme n'est du tout desesperé :  
Et quand encor par vile nonchalance  
Il ne mettroit son vice en oubliance,  
Le los revient dont il est aspiré.

7

Comme l'or fin, dessus le fer non rouille  
Quoy que le fer se rouille bien souvent,  
Ainsi le los que lon met en avant  
Du vicieux au vice ne se souille :  
Et comme aussi quand l'or on frotte et mouille  
Dedans l'eau forte, il ne s'envole au vent,  
Ains reste tel comme il estoit devant  
Quoy que le fer en perde la depouille,  
Ainsi le los au vicieux presté  
En la forte eau des vertueux froté  
Ne se perd point, ains laisse nud le vice.  
Car comme l'or de nature immortel,  
Ainsi le los de sa nature est tel,  
Et reste en soy, si du sujet il glisse.

Si donques jay en quelque endroit dorée  
 D'or de sçavoir l'ignorance et l'oubly,  
 Si un vil cœur j'ay de gloire ennobly,  
 Si j'ay Thaïs pour Lucrece honoree :  
 Si de vertu volupté decorée,  
 L'homme sans nom d'un renom accomply,  
 L'inique fier d'un los de juste emply,  
 Le mescreant de la foy adorée.  
 Si j'ay nommé l'avare liberal,  
 Le poltron fort, le parjure loyal,  
 Le sot accort, le bastard legitime,  
 On ne m'en doit aucunement blasmer,  
 S'ilz ne sont tels que les faiz estimer  
 Telz je les veux, non telz je les estime.

Quand le soleil qui est le Roy des Cieux  
 Est parvenu au bout de sa carriere,  
 Et au sommet qui luy sert de barriere  
 D'ou luyt le char de l'Ourse radieux :  
 Adonc il va d'un pas plus ocieux,  
 Que trop hastif il ne tombe en arriere  
 Comme son filz qui obtint de priere  
 De faire un saut par trop pernicieux.  
 Roys terriens en grandeur elevéz  
 Du Roy du Ciel cest exemple ensuivez  
 Que ne tombiez du plus haut de la rouë :  
 Car de ceux-là qui par temerité  
 Sont trop enflez en la prosperité  
 Le plus souvent la fortune se jouë.

Source :

*La Galliae* ou de la revolution des arts et sciences a Monseigneur fils de France et frere du Roy, par Guy le Fèvre de la Boderie, secretaire de Monseigneur, et son Interprete aux langues peregrines, 1578, nos 1 et 3.

*L'encyclie des secrets de l'etermité*, 1570, nos 2, 5.

*Diverses meslanges poetiques*, 1582, tous les autres.